

ABIGAËL

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Abigaël, les voix du passé / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure

Identifiants : Canadiana 20220012490 | ISBN 9782898042188 (vol. 1)

Classification : LCC PQ2664.U693 A59 2022 | CDD 843/.914-dc23

Abigaël – Les voix du passé

© Calmann-Lévy, 2022

© Les éditions JCL, 2022 (pour la présente édition)

Images de la couverture :

Mark Owen / Trevillion Images

IraGirichBO / Depositphotos

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

ABIGAËL
Les voix du passé

*

LES ÉDITIONS JCL 

Note de l'auteure

Chers amis lecteurs,

Je suis ravie de vous présenter la suite de la série *La Messagère des anges*, où vous retrouverez Abigaël, Claire, Bertille et bien d'autres personnages que vous avez été si nombreux à apprécier.

Au fil de ces pages, je vous emmène dans la belle vallée des Eaux-Clares et dans sa voisine, la vallée de l'Anguienne, où se joue une intrigue riche en suspense et en mystères.

Tout en me basant sur des faits historiques, j'entraîne mon héroïne et ses proches dans une spirale de dangers dont nul ne sortira indemne.

Comme bien souvent, mon inspiration m'amène à évoquer le domaine du surnaturel. Suis-je guidée ou non sur cette voie ? Encore un mystère.

Je tiens aussi à préciser, pour celles et ceux qui ne connaîtraient pas les titres précédents, que ce roman peut très bien se lire indépendamment des deux séries dont il est la continuation. Il vous invitera ainsi à découvrir Abigaël, sa famille et ses proches, tout un univers qui a déjà fasciné d'innombrables passionnés de lecture.

J'espère que vous ne serez pas déçus et je vous souhaite une agréable lecture.

Marie-Germaine Dupuy

Les échos de la guerre

Tours, jeudi 20 juin 1940

Le grondement sourd des avions était étouffé par les déflagrations incessantes des mitrailleuses. Les stukas de l'armée allemande, volant à basse altitude, semaient la panique et la mort.

Sur la route ensoleillée, la foule de l'exode se dispersait dans un épouvantable concert de cris terrifiés et d'appels affolés.

Une adolescente aux longs cheveux châtain clair était poussée en avant par les autres fugitifs. On la bousculait et elle évitait de son mieux les obstacles qui ralentissaient sa course. Là, un landau renversé dont la literie jonchait le sol, ici, un vélo abandonné.

— Tantine, où es-tu ? appelait-elle.

Une femme s'écroula à ses côtés, le dos ensanglanté. Le garçon qui lui tenait la main se mit à hurler de frayeur.

— Maman ! s'égosilla-t-il en fixant d'un air égaré sa mère tuée sur le coup.

Après avoir effectué un large virage, les stukas revenaient. Les clameurs s'élevèrent à nouveau, ponctuées de conseils ou de sanglots.

— Il ne faut pas rester là, dit l'adolescente à l'enfant.

Elle l'entraîna vers une charrette renversée dans le fossé. Ils se glissèrent sous le véhicule, dans les hautes herbes au parfum de prairie. De leur abri, tous deux

assistèrent au sinistre spectacle qui se jouait alentour. Certains échappaient aux rafales de balles et d'autres s'effondraient.

— Tu étais seul avec ta maman ? demanda-t-elle tout bas.

— Oui, papa n'a pas voulu quitter Paris, expliqua le garçon qui n'arrêtait pas de pleurer.

— Il faudra donner le nom et l'adresse de ton père à ceux qui te recueilleront, conseilla-t-elle.

L'écho des bombardements ébranlait l'air chaud empreint d'électricité. Le ciel bleu se couvrait peu à peu de nuages d'un gris métallique.

— Les avions continuent à tirer, ajouta l'adolescente en prenant l'enfant contre elle. Ferme les yeux. Comment tu t'appelles ?

— Martin... Et toi ?

— Abigaël. Je t'en prie, ferme les yeux, Martin.

— Toi aussi.

— Non, je ne peux pas. Je cherche ma tante.

Son regard très bleu se posa sur une voiture garée de travers, vidée de ses occupants, à la carrosserie parsemée d'impacts, puis s'attacha à un cheval noir. L'animal, en sueur, assailli par les mouches, tirait un lourd char à bancs encombré de matelas et de valises. Le vieil homme qui le menait tomba du siège, fauché par les balles.

— Il y a des morts partout, dit-elle à voix basse.

Immobile au milieu du chaos, une toute petite fille brune pleurait, la bouche grande ouverte sur son immense détresse.

— Mon Dieu, elle va se faire tuer, souffla Abigaël.

Soudain une femme se rua sur l'enfant et la souleva. De taille moyenne, coiffée de courtes boucles blondes, elle s'éloigna avec son précieux fardeau.

— Martin, tu vois cette dame là-bas ? C'est ma tante. Ne bouge pas, je reviens.

Les gens poursuivaient leur course folle vers un hypothétique salut, dans l'espoir de franchir la Loire avant

la destruction des ponts. La veille déjà, des quartiers de Tours avaient été détruits par les bombes.

— Tantine, attends-moi ! hurla Abigaël.

Elle tentait de se frayer un passage pour traverser la route lorsque trois individus débraillés la bousculèrent si violemment qu'elle tomba en arrière, étourdie par la chute. On la heurta encore et encore, l'empêchant de se relever. Un attelage déboula au grand trot, tiré par un énorme percheron blanc.

— Au secours ! cria-t-elle, sûre de mourir sous les sabots de l'animal.

Mais on l'aida à se redresser et les mêmes bras vigoureux qui l'avaient mise debout la poussèrent à l'écart du cheval. Abigaël perçut le contact d'un autre corps tout proche du sien, d'où émanait un surprenant parfum de lavande.

— Merci, dit-elle en se retournant.

Un jeune homme la dévisageait avec une expression aimable. Les cheveux raides, d'un noir de jais, les yeux ambrés dessinés en amande, il esquissa un sourire.

— Vous avez toute ma gratitude, monsieur, ajouta-t-elle, encore sous le coup de la frayeur et un peu troublée par la beauté de son sauveur.

— C'était bien naturel, mademoiselle. Soyez prudente, le monde devient fou.

— Abigaël ! Seigneur, je te retrouve enfin.

— Tantine !

La femme, qui avait mis en sécurité la fillette brune, étreignit l'adolescente.

— Je te croyais morte, Abigaël, gémit-elle, en larmes. Suis-moi, un curé accepte de nous prendre à bord de sa camionnette. Il convoie des enfants perdus jusqu'à un monastère situé près de Poitiers. Je viens de lui ramener une petite orpheline qui avait échappé à sa surveillance.

— Vraiment ? s'extasia Abigaël. Tantine, ce monsieur m'a sauvé la vie, j'étais tombée et un attelage arrivait...

Elle n'en dit pas plus, ayant constaté que l'inconnu se fondait déjà parmi des dizaines de silhouettes anonymes.

— Dieu soit loué, il existe encore des âmes charitables, prêcha sa tante. Tu me raconteras ça plus tard. Dépêchons-nous.

Abigaël était orpheline. Marie Monteil, la sœur de sa défunte mère, l'avait élevée seule, en prônant discipline et piété religieuse. Encore une fois, elle se plia à son autorité, mais une émotion nouvelle faisait battre son cœur sensible en songeant aux traits harmonieux du jeune homme.

— Tantine, il y a un garçon d'une dizaine d'années à qui j'ai promis de revenir. Sa mère a été tuée sous ses yeux, mais son père est resté à Paris. Nous devons l'emmener. Il doit avoir tellement peur.

— La peur est devenue notre quotidien à tous, répliqua sa tante. Dépêchons-nous, je t'accompagne. Nous ne pouvons pas laisser ce pauvre petit en pleine tourmente.

Sur ces mots énoncés d'un ton tremblant, Marie Monteil eut une pensée amère pour ce qu'elle avait dû abandonner le matin même. Leur rue, à l'écart du centre-ville de Tours, mais proche d'un pont, avait été bombardée. Sa machine à coudre devait être sous les décombres, ainsi que les meubles qui lui appartenaient.

— C'est un sort terrible de fuir sans savoir où aller, soupira-t-elle. Porte notre cabas, je n'ai plus de force dans les bras. Nous avons encore du pain et de l'eau.

Abigaël approuva d'un signe de tête. Ses grands yeux bleus demeuraient hantés par toutes les scènes tragiques qu'elle avait vues en quelques heures.

— Je voudrais tant aider ces gens, déplora-t-elle.

— Et comment? gémit sa tante. Nous avons tout juste de quoi survivre. Il n'y a plus d'essence, plus de nourriture, plus d'eau potable.

Sa nièce ne répondit pas. Elle était penchée sur un vieillard assis sur la chaussée. Il sanglotait, les mains ensanglantées.

— Monsieur, levez-vous, c'est dangereux à cause des bombes, lui conseilla-t-elle tout bas.

— Mon épouse a été tuée hier et je ne retrouve plus notre petit-fils, se lamenta-t-il. On devait habiter chez un cousin, dans le Lot.

Marie saisit sa nièce par le coude pour l'obliger à s'éloigner.

— Viens, par pitié, viens, Abigaël.

Une voiture noire obliqua dans leur direction avant de s'arrêter brusquement. De la fumée s'échappait du capot. Son conducteur fut immédiatement harcelé.

— Vous avez de la place ? s'égosilla une femme, son bébé niché contre sa poitrine et maintenu à l'aide d'un foulard.

— Non, et puis je suis en panne, rétorqua l'homme d'un ton dur. Fichez-moi le camp !

Partout des altercations éclataient, ponctuées de plaintes et de vociférations hargneuses. Le véhicule immobilisé au milieu de la chaussée gênait le passage, mais son propriétaire s'entêta et se remit au volant. Il hurla qu'il offrait une forte somme d'argent si on lui fournissait du carburant.

— Tantine, c'est affreux, les gens sont comme fous, déplora Abigaël.

La foule continuait à déferler, dans sa fièvre de traverser la Loire et de gagner le sud du pays. Des rumeurs circulaient de bouche en bouche, affirmant que l'ennemi n'irait pas au-delà du fleuve, les ponts étant détruits à Orléans et dans d'autres villes.

Marie et Abigaël réussirent à atteindre la charrette renversée. Martin rampa pour s'extirper de sa cachette.

— Je croyais que tu m'avais oublié, dit-il en claquant des dents.

— Non, je ne serais pas partie sans toi.

— Vite, vite, les exhorta Marie. La camionnette est garée là-bas, à l'entrée d'un chemin. Nous pourrons veiller sur ces pauvres enfants. J'offrirai mes services au monastère si nous y parvenons vivantes. Seigneur, quelle horreur !

Le cadavre d'un bœuf gisait au bord de la route, survolé par un essaim de mouches. Une flaque de sang se répandait à hauteur de son encolure. Un grand gaillard au rictus déplaisant, en gilet de corps et tablier noué à la taille, affûtait un couteau de boucherie.

— Ce bestiau ne tenait plus debout, fallait l'achever, jeta-t-il d'une voix rauque. Avis aux affamés, je vends la viande pour pas cher.

Très vite, des amateurs se regroupèrent, en prévoyant de faire un repas consistant le soir même, quitte à allumer un feu au bord de la route. Outrée, Marie pressa le pas, sans lâcher la main de sa nièce qui tenait celle de Martin.

— Dieu soit loué, nous sommes arrivées. Les enfants sont à l'arrière, tu monteras avec eux. Nous avons de la chance dans notre malheur, dit-elle en effleurant le métal tiède d'une camionnette blanche et ornée d'une croix rouge.

Des taches de rouille se devinaient sous la peinture.

Le curé leur faisait signe de se hâter lorsqu'une autre escadrille de stukas survola la zone à basse altitude. Les sirènes des avions émirent leur sinistre signal, ponctué par les détonations soutenues des mitrailleuses. L'enfer se déchaîna.

— Mon Dieu, les enfants, articula péniblement Abigaël.

Des balles la percutèrent à ce moment précis, dont elle ressentit l'impact fatal. Un cri de douleur et de terreur précéda son anéantissement.

*Charente, vallée des Eaux-Clares,
lundi 5 janvier 1953*

Adrien Lafaurie n'avait aucune envie de quitter le lit conjugal, malgré les aiguilles de la pendule qui indiquaient l'heure où il se levait chaque matin pour partir travailler. Il gérait une imprimerie florissante, située à moins de deux kilomètres de son domicile.

Il s'étira, en ayant soin de ne pas déranger sa jeune épouse endormie. Mais elle se redressa brusquement, en poussant un hurlement de frayeur. Elle avait le front et le cou en sueur.

— Abi, qu'est-ce que tu as ?

Des pleurs stridents de bébé retentirent aussitôt. Tirée d'un sommeil paisible, la petite Édith, âgée de trois mois, protestait à pleins poumons.

— Oh non, je l'ai réveillée. Pauvre mignonne, je suis désolée.

— Tu as dû faire un mauvais rêve, Abi, avança Adrien.

— Sans doute, admit-elle.

Rejetant en arrière ses longs cheveux d'un blond foncé aux reflets dorés, elle s'empressa de prendre sa fille qui gigotait au creux de sa berceuse en osier.

— Pardonne-moi, mon bébé. Tu es tellement sage, tu fais même tes nuits.

Son mari se leva et se posta à la fenêtre. Il avait neigé la veille, une fine couche blanche qui embellissait le paysage.

— Mes congés sont finis, déplora-t-il en ôtant sa veste de pyjama. Si je traîne encore, mon ouvrier devra patienter devant la porte.

— Je te remercie d'avoir pris quelques jours, Adrien. Nous avons passé un merveilleux Noël en famille.

Il acquiesça d'un grand sourire et sortit sur le palier, pour aller dans la salle de bains. Une fois seule, Abigaël mit sa fille au sein afin de la calmer, mais de sa main libre, elle tordit entre ses doigts un pan de drap, la mine soucieuse.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'interrogea-t-elle tout bas. Ce n'était pas un mauvais rêve, non, j'ai revécu un triste épisode de ma vie à Tours.

Elle s'allongea, ses yeux bleus tournés vers la fenêtre. Des flocons voltigeaient au gré du vent.

— Ce jour-là, j'avais douze ans et demi, pourtant je faisais presque la même taille qu'aujourd'hui, murmura-t-elle. On me croyait souvent plus âgée, peut-être parce

que j'étais déjà grande et sérieuse. Dès que grand-père sera levé, je lui en parlerai.

Abigaël admit qu'elle avait oublié l'intervention providentielle d'un jeune homme, alors qu'un cheval arrivait au trot et allait la piétiner.

— Je l'avais trouvé très beau, mon sauveur, maintenant je m'en souviens, avoua-t-elle tout bas en souriant au bébé qui tétait.

— Qui trouvais-tu beau ? s'étonna Adrien, de retour dans leur chambre.

— Une page de mon passé m'est revenue d'un coup, je t'en dirai plus ce soir. Va vite travailler.

Son mari avait enfilé la longue blouse en coton gris qu'il portait à l'imprimerie. Il vint se pencher sur le lit et lui donna un baiser. Elle le contempla ensuite, fidèlement charmée par son grand front, sa bouche charnue au desin sensuel, son regard vert et ses boucles brunes.

— Ne crains rien, tu seras toujours le plus bel homme de la terre pour moi, affirma Abigaël.

— J'espère bien, répliqua-t-il.

Ils s'embrassèrent encore, sans prêter attention à un léger bruit de pas. Quelqu'un, qui avait effleuré le parquet d'une démarche aérienne, les surprit.

— Maman, papa, je suis là ! Maman, tu as crié très fort et ça m'a réveillée.

Annabelle, leur fille de quatre ans et demi, se tenait près du lit. Plus blonde que sa maman, dotée des mêmes prunelles bleues, elle tenait son ours en peluche serré contre son cœur.

— Je peux venir avec toi, maman ? demanda-t-elle d'un ton déterminé.

— Mais oui, Belle. Il neige un peu ce matin, nous irons nous promener.

Adrien se décida à partir, après les avoir admirées toutes les trois, bien au chaud sous l'édredon en satin rose.

— À ce soir, mes petites femmes, lança-t-il.

Abigaël cajola sa fille aînée, sans pouvoir détacher ses pensées de cet étrange voyage dans le passé qu'elle avait fait tout en dormant.

« Tout était conforme à la réalité, tout, la camionnette du curé, le bœuf saigné au bord de la route, mais je n'ai pas reçu de balles. Aucune rafale ne m'a touchée, puisque nous avons pu atteindre Poitiers et être hébergées au monastère pendant un mois. Je ne comprends pas... »

Allaiter le joli poupon qu'elle avait mis au monde en automne la réconfortait. Édith était brune comme Adrien, et elle avait les yeux noirs, ce qui avait surpris ses parents, lors de sa naissance.

— Voilà, ta sœur est rassasiée, dit-elle une dizaine de minutes plus tard. Tu m'aides à la changer, Belle ? Je crois que grand-père nous rend visite.

On frappa aussitôt à la porte entrebâillée et un noble vieillard apparut, ses traits altiers couronnés d'une chevelure blanche.

— Bonjour, mes chères enfants, déclara-t-il en souriant. Je suis béni des dieux, pour avoir chaque matin le bonheur de voir un si touchant tableau !

— Papi ! s'exclama Annabelle en courant vers lui.

L'enfant vouait une affection débordante à son arrière-grand-père. Il caressa sa joue d'une main douce.

— Viendrais-tu avec moi préparer le petit déjeuner, Belle ? dit-il d'un ton enjoué. Ta maman aura le temps de faire sa toilette et de s'habiller. Notre brave voisin Jakob a sûrement déposé un litre de lait sur le seuil de la maison. Grâce à son initiative d'acheter deux vaches l'année dernière, nous avons du bon lait frais chaque matin.

— Bien sûr, papi, je vais t'aider.

Abigaël se retrouva seule avec le bébé. Après des mois d'un quotidien serein, tissé de joies toutes simples, elle éprouvait une pénible angoisse.

« J'avais oublié ce genre de sensation, se dit-elle en lançant son nourrisson qui gazouillait. Pourquoi ai-je été projetée dans le passé, en 1940 ? »

La question la tourmentait. Elle recoucha Édith et la berça quelques minutes.

— Dors, ma petite fée, dors.

Abigaël dut patienter plus d'une heure avant de pouvoir se confier à son grand-père. Assise près de la fenêtre de la cuisine, elle surveillait les joyeuses déambulations d'Annabelle. La petite fille, chaudement vêtue, gambadait sous une nouvelle averse de neige.

— Tu sembles préoccupée, Abi, lui dit Pierre Lussac.

— Oui, je ne peux rien te cacher. Il s'est passé quelque chose d'étrange, durant mon sommeil, ce matin. Je n'ai rien dit à Adrien, je ne voulais pas le retarder. Et aussi j'ai eu peur de le contrarier. Il est si content ces temps-ci, parce que je ne vois plus d'âmes errantes.

— Mais tu es née ainsi, ton mari devrait le comprendre. Que t'est-il arrivé, dis-moi ?

La jeune femme relata avec force détails ces heures de son adolescence qu'elle avait eu l'impression de revivre.

— Tu ne m'as jamais raconté ce que ta tante Marie et toi avez enduré à cette époque, s'étonna-t-il ensuite.

— À quoi bon ? C'est loin, grand-père.

— Je comprends, il est souvent vain d'évoquer une période difficile, j'en suis la preuve vivante, moi qui ai brassé de sombres idées durant des années, en deuil de mon amour pour Edmée de Martignac.

Abigaël regardait sa fille, dont le bonnet en laine rouge était constellé de flocons. Elle toqua au carreau et quand Annabelle se tourna vers la fenêtre, elle lui envoya un baiser du bout des doigts.

— Une chose m'intrigue, dit-elle enfin, je n'ai pas été touchée par une rafale de mitrailleuse, ce jour-là, pourtant j'ai ressenti une terrible douleur avant de perdre conscience. Je me suis réveillée en hurlant. Adrien a cru que j'avais fait un cauchemar mais je n'appellerais pas ça ainsi. C'était différent. Le plus troublant, c'était de revoir cet inconnu. J'ai longtemps pensé à lui, après notre brève rencontre, avoua-t-elle en souriant.

— C'est normal, tu serais peut-être morte ou handicapée sans ce garçon. Abi, n'y attache pas trop d'importance. Tu es médium, certains de tes rêves ont sans doute une signification. Voyons un peu ! Qu'est-ce qui aurait pu te ramener en 1940 ? Tu n'aurais pas écouté une émission sur ce thème à la radio, hier ?

— Non, je t'assure.

— Abi, ma chère petite, ne gâche pas ta journée à cause de ces réminiscences. Si nous allions en promenade ?

— Tu as raison. Irons-nous du côté de Ponriant ou du Moulin du Loup, grand-père ? demanda-t-elle d'un air malicieux.

— Je serais enchanté d'aller saluer Claire, la dame de mes pensées, mais nous pouvons aussi monter rendre visite à Cécile.

Annabelle entra, une boule de neige au creux des mains. Sans annoncer son dessein, elle trottina jusqu'au poêle et déposa son trophée sur la plaque brûlante. Immédiatement, une petite flaque se répandit et s'évapora.

— Je fabrique de l'eau, se vanta-t-elle. Papa m'a expliqué, la neige, c'est de l'eau gelée.

— Ainsi, notre Belle fait des expériences, s'esclaffa Pierre. Dis-nous, où irais-tu te promener si tu avais le choix ?

— Sur le chemin des falaises, pour voir Sauvageon qui reste tout le temps chez marraine Claire. Maintenant, il ne vient presque plus chez nous.

— Sauvageon vieillit, ma mignonne, et il a ses habitudes au moulin. Déjà tu as de la chance, il n'y a pas beaucoup de petites filles qui peuvent caresser un loup et jouer avec lui, prêcha le vieil homme de sa voix douce.

— Je sais, reconnut Annabelle.

L'animal avait été recueilli à quatre mois par la marraine de l'enfant, Claire Dumont, au début de la guerre. Depuis, les gens du pays s'étaient habitués à voir le loup apprivoisé parcourir les chemins de la vallée.

— Allons au moulin, insista la fillette. Comme ça, je pourrai entrer dans l'imprimerie de papa. J'adore l'odeur de l'encre.

La repartie, assortie d'une moue volontaire, fit rire Abigaël et Pierre. Ils décidèrent de se plier à sa jeune volonté.

Ruffec, même jour, même heure

L'inspecteur Samuel Claudin ne supportait pas la vue du sang. Malgré ce souci, il avait tenu à retrouver son statut de policier. Hervé Rigaud, son ancien supérieur à la fin de la guerre, promu commissaire, avait validé sa candidature. Pour l'instant, ils arpentaient tous les deux le sol d'une cave voûtée, en s'éclairant de grosses lampes à pile. Une odeur ferreuse, mêlée à celle du salpêtre, flottait dans l'air glacial.

— Vous tenez le coup, Claudin ? bougonna Rigaud.

— Tout à fait, commissaire. J'ai eu la nausée, mais c'est passé grâce aux pastilles de menthe que mon épouse m'a achetées.

— Je ne vous comprends pas, jeune homme, déclara-t-il. Nom d'un chien, vous pouviez exercer en tant que juge au pénal, en plus vous avez fait un bel héritage, avec le domaine de Ponriant, pourtant vous rempilez dans la police !

Grisonnant et bedonnant, en costume de lin gris, chemise blanche et cravate bleu foncé, Rigaud considéra son adjoint dans le faisceau de sa torche.

— Vous pouviez jouer les bourgeois, Claudin, au lieu de tourner de l'œil devant chaque cadavre !

— Jusqu'à présent, je n'ai jamais tourné de l'œil, comme vous dites. J'éprouve un certain malaise que je domine rapidement. J'ai choisi d'intégrer de nouveau la police pour lutter contre le crime sous tous ses aspects. Ainsi, j'ai l'impression de rendre hommage à mes parents, morts à Dachau sous le joug cruel des nazis.

— Ouais, bougonna le commissaire, ça se tient. Bon, revenons à notre affaire. Nous avons désormais deux

victimes : maître Buissonnier, notaire respecté dans la région, dont le corps a été retrouvé avant-hier dans son étude, et son épouse, découverte baignant dans son sang ce matin par la bonne de la maison qui était descendue remplir un seau de charbon. Et tous les deux ont été poignardés en plein cœur.

— Exactement, commissaire, renchérit Samuel.

Il sortit son mouchoir de la poche intérieure de sa veste et l'appliqua sur son nez.

— Nous pouvons attendre le médecin légiste en haut, dit-il d'une voix mal assurée. Hélas, pour cette malheureuse, il n'y a plus rien à faire.

— Si, Claudin, nous cherchons des indices. Le meurtrier de Mme Buissonnier a forcément marché ici. Il a emprunté cet escalier en pierre deux fois. La moindre trace de pas peut nous aider.

Ils continuèrent à inspecter la terre battue qui composait le sol. Parfois, du rocher affleurait. Rigaud alluma une cigarette, dont la fumée masqua un peu les relents écœurants stagnant dans la cave.

— Qu'est-ce que vous me disiez, déjà, hier soir, quand nous dînions au restaurant de la gare ? lança soudain le commissaire.

— Qu'il ne fallait pas se fier aux apparences, ni aux rumeurs. Tout le monde loue l'honnêteté du notaire, son expérience. On nous le dépeint très épris de son épouse, mais peut-être cet homme dissimulait-il sa vraie nature ?

— Ouais, peut-être, admit son supérieur en faisant la moue. Mais le préfet et le maire de Ruffec n'apprécieraient pas votre théorie. S'il y avait un scandale, on nous recommanderait de l'étouffer. Tiens, un mégot de cigare.

— Il peut avoir été jeté par n'importe qui, et on ne pourra rien en tirer, fit remarquer Samuel.

— Maître Buissonnier ne fumait jamais, d'après des témoins dignes de foi. Je garde le mégot, par précaution.

Ils revinrent sur leurs pas, ce qui les confronta au corps de la femme du notaire. Elle était en chemise de nuit rose,

maculée de sang au niveau de la poitrine. Ses cheveux bruns, ondulés, auréolaient un visage anguleux, aux yeux fermés, dont les traits crispés trahissaient une intense surprise.

— Hum, fit Rigaud, ça me tracasse cette histoire de boucles d'oreilles. Son assassin les lui a arrachées, soit par appât du gain, soit pour faire croire à un crime crapuleux.

Samuel dirigea courageusement le rayon jaune de sa lampe sur la tête de la victime. Il fixa les lobes déchirés du cadavre et au bout de deux minutes, il courut vomir le long d'un mur. Ses hoquets spasmodiques navrèrent Rigaud.

— Remontez prendre l'air, Claudin. Et recommencez à interroger les domestiques, ils se souviendront éventuellement d'un détail.

— Merci, commissaire, répondit le jeune homme.

Il s'empessa de gravir les marches en pierre, creusées en leur milieu par d'innombrables passages. La demeure du notaire avait été bâtie un siècle auparavant, mais la cave voûtée et son accès semblaient dater d'une époque plus lointaine.

« Pourvu que je puisse rentrer à Ponriant demain dans la journée, se dit Samuel une fois dans le large vestibule au carrelage noir et blanc. Je dois coucher à Ruffec ce soir, Cécile sera déçue. »

Le jeune inspecteur parcourut le couloir qui menait à l'office. Il lissa du bout des doigts ses courts cheveux d'un blond cuivré, qu'il tenait de sa mère. Son regard brun doré ne perdait rien du décor environnant, un élégant dosage de tableaux dans leurs cadres dorés, d'appliques en cuivre imitant des flambeaux, le tout égayé de plantes vertes.

— Bonjour, madame, dit-il à la robuste personne qui rinçait de la vaisselle dans un évier en grès.

— On s'est déjà vus, m'sieur, rétorqua-t-elle. Pardi, les gendarmes et vous, on n'peut pas vous empêcher de fouiller la maison de haut en bas.

— Nous faisons notre travail, madame. Vraiment, vous qui dormez au second étage, vous n'avez rien entendu durant la nuit? Mme Buissonnier a été tuée dans la cave, elle s'est obligatoirement levée.

— Et alors? J'ai le sommeil lourd, et puis j'suis pas femme de chambre, j'ai été embauchée pour cuisiner. De toute façon, Madame était du genre à se coucher tard.

— J'en tiendrai compte. Autre chose, on lui a arraché ses boucles d'oreilles, pourtant, selon le constat de sa sœur, on n'a pas emporté les autres bijoux, qui représentent une petite fortune, insista Samuel. Est-ce que Mme Buissonnier rencontrait des individus peu recommandables lors de ses sorties régulières le mardi après-midi? L'un d'eux aurait pu lui rendre une visite nocturne, après avoir éliminé le mari.

La cuisinière posa avec rudesse une casserole sur la table. Sa face couperosée vira au cramoisi.

— J'la suivais pas, la patronne! J'me retrouve sans boulot, à cet'heure. Fichez-moi la paix. Je dois faire ma valise.

Un parfum de café chaud attira le policier vers le fourneau à gaz. Il désigna la cafetière en aluminium d'un geste timide.

— Puis-je en avoir, madame? Avec du sucre.

— Z'avez qu'à vous servir, m'sieur.

Samuel prit une tasse sur le vaisselier. Il observa en même temps une rangée de grands couteaux, disposés sur un plateau, en songeant que l'arme du crime demeurerait introuvable.

— Bien, je vous laisse tranquille, cependant ne quittez pas la ville tant que l'enquête n'a pas abouti.

— Oui, m'sieur.

Deux heures plus tard, le commissaire Rigaud et son adjoint prenaient leurs quartiers à la gendarmerie de Ruffec. Le froid était vif et autour de la petite ville, la campagne se couvrait de neige.

— On doit attendre les résultats de l'autopsie de Mme Buissonnier. À mon avis, l'affaire est grave, Claudin,

et nous ne mettrons pas facilement la main sur le coupable. Continuez les interrogatoires ! Les voisins, les clients du notaire, etc. Je rentre à Angoulême voir ma femme et mes gamins. Je vous ai réservé une chambre à l'hôtel du Faisan Doré.

— D'accord, commissaire. Je vous appelle si je trouve une piste sérieuse. Excusez-moi, je dois téléphoner à mon épouse.

Domaine de Ponriant, même jour, même heure

Cécile Claudin s'était assise dans le renforcement d'une des fenêtres de la bibliothèque. Elle contemplait le paysage enneigé de son regard vert, où se lisaient l'ennui et la lassitude. Les fréquentes absences de son mari lui pesaient et rien ne réussissait à la distraire.

— J'aurais préféré habiter une petite maison, comme Abi, se plaignit-elle tout bas. C'est trop grand, ici, et ça nous oblige à avoir des domestiques.

La sœur d'Adrien Lafaurie avait eu une enfance tourmentée. Sans Abigaël, qui l'avait prise sous son aile pendant la guerre, elle aurait sûrement échoué dans un orphelinat.

Mariée depuis six mois à Samuel Claudin, elle ne s'accoutumait pas à sa nouvelle existence.

— Enfin, ce n'est pas sa faute si l'homme que j'aime est l'héritier du domaine de Ponriant. Mais je n'aurais pas dû lui céder quand il m'a demandé de m'occuper de notre foyer. J'aurais préféré continuer à travailler.

Très brune, ses boucles soyeuses coupées à hauteur de la nuque, elle était ravissante mais n'en tirait aucune vanité.

— Samuel est parti alors que je dormais encore, ce matin, se désola-t-elle. Il a fallu que son supérieur l'appelle samedi, et depuis je ne l'ai presque pas vu. Aussi, pourquoi a-t-il changé d'avis ? Nous aurions pu avoir une

vie tranquille s'il était resté juge d'instruction, mais monsieur veut devenir commissaire. Ah, les hommes !

Un vol de mésanges s'abattit sur la terrasse, en quête de nourriture. Cécile se promet de leur mettre des miettes après le repas de midi.

— Je devrais avoir honte de me morfondre, déclara-t-elle dans un soupir.

Elle bondit sur ses pieds et se précipita dans le salon voisin. Mince, la poitrine arrogante, elle esquissa un pas de danse au milieu de la grande pièce. Son ample jupe en jersey voleta autour de ses jambes.

— Si j'allais embrasser Abi et les petites...

Le téléphone mural installé dans le hall égreña sa sonnerie métallique. Elle hésita un peu avant de courir décrocher, avec l'espoir d'entendre Samuel. Elle évoqua les yeux noisette de son séduisant époux, sa chevelure cuivrée. Son cœur manqua un battement sous le coup de l'émotion quand elle reconnut sa voix.

— Cécile ? Je voulais t'avertir, je dois dormir à Ruffec ce soir. Nous avons un double meurtre à élucider. Heureusement, j'avais prévu cette éventualité, j'ai emporté quelques affaires et ma trousse de toilette.

Muette de consternation, elle se retint de pleurer.

— Tu ne coucheras pas là, Samuel ?

— Non. Cécile, ma chérie, je suis désolé.

— Mais je serai seule cette nuit, pour la première fois depuis notre mariage. Rentre ici, même s'il est tard, je t'attendrai.

— Allons, ne fais pas l'enfant, Cécile.

Sur ces mots, il raccrocha et elle éclata en sanglots nerveux.

— Comment ose-t-il me dire ça ?

On toussota dans son dos. Elle virevolta sur ses talons hauts pour se trouver nez à nez avec Monique, une de leurs deux employées qui avait endossé le rôle de gouvernante.

— Vous pleurez, Madame ? C'était une mauvaise nouvelle ?

— Rien de grave, Monique. Je déjeunerai à mon retour ou pas du tout. J'ai besoin de me détendre.

— Dans ce cas, il faudrait changer de chaussures, Madame, car il neige, recommanda la domestique avec un sourire maternel.

— Je vais enfiler des bottes en caoutchouc, mon manteau est là, je serai prête dans deux minutes.

La brave femme hocha la tête, attendrie par le joli minois chiffonné de sa patronne. Elle avait le double de son âge et faisait de son mieux pour lui être agréable.

— Monique, soyez sincère, déclara Cécile. Est-ce que je fais l'enfant ? Je suis majeure, j'ai enseigné plusieurs mois à Fléac et je n'ai eu que des louanges, mais je crois que l'oisiveté me rend idiote. Je me languis de ne plus travailler.

— Pourquoi ne pas postuler à Puymoyen ? Le nombre d'élèves a augmenté et Mme Roy serait sans doute soulagée d'avoir de l'aide.

Frappée par la justesse de cette remarque, Cécile évoqua l'aimable Faustine Roy, qui dirigeait l'école de la commune.

— Je vous remercie, je vais de ce pas en parler à Claire ! Après tout, Faustine Roy est l'épouse de son frère.

— C'est une bonne idée, allez vite, je suis certaine que vous recevrez d'excellents conseils.

Cécile gratifia son employée d'un grand sourire, puis elle sortit pour descendre jusqu'à la route, en coupant à travers les pelouses.

Moulin du Loup, même jour, même heure

Adrien avait vu passer Annabelle devant l'imprimerie. En anorak et bonnet rouge sur ses nattes blondes, sa fille égayait le décor gris et blanc de la cour pavée. Il s'empressa d'ouvrir la porte et il la trouva sur le seuil.

— On se promène, papa, annonça-t-elle de sa voix flûtée, tandis qu'il l'embrassait sur le front. Maman et papi arrivent eux aussi.

— J'espère qu'Édith est bien emmitouflée, il fait froid.

— On voit à peine le bout de son nez ! Maman l'a couverte avec la peau de mouton que Jakob lui a offerte. C'est dommage, je ne verrai pas ma marraine.

Tout de suite, son père pinça les lèvres. Le don de voyance d'Annabelle lui causait toujours un malaise.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-il néanmoins.

— J'ai vu la voiture de Jakob rouler sur la route qui va en ville, et il y avait Bertille devant, à côté de lui. Marraine Claire était assise derrière.

— Et tu n'as rien dit à maman ?

— Non, parce que je voulais venir quand même pour faire une caresse à Sauvageon.

— Tu as mal agi, Belle.

Abigaël approchait, en poussant le landau. Coiffée d'une toque en fourrure, le teint rosi par le vent, elle remarqua aussitôt l'air agacé de son mari. Pierre Lussac marchait un peu en arrière, toujours élégant dans sa redingote noire à col d'astrakan. Une écharpe beige protégeait le bas de son visage.

— Je suis désolé, il n'y a personne au moulin, précisa Adrien. Bertille tenait absolument à faire des achats rue Marengo. Le trio doit déjeuner en ville, chez Ludivine. Claire voulait passer un bon moment avec sa fille.

— Quel dommage, si nous l'avions su, nous serions montés à Ponriant, déplora la jeune femme.

Elle était très déçue, ayant prévu de solliciter l'avis de Claire au sujet de son étrange expérience.

— Notre fille le savait, mais elle a eu soin de se taire, Abi, expliqua son mari.

L'enfant s'était déjà esquivée. De ses petits doigts habiles, elle poussait le loquet fermant l'ancienne écurie et entrouvrait la porte.

— Sauvageon, appela-t-elle. C'est moi, je viens te soigner.

Le loup avait treize ans. Annabelle entendait si souvent des paroles inquiétantes concernant son âge qu'elle s'était

mis en tête de lui imposer les mains, à hauteur du cœur, dès qu'elle en avait l'occasion. Là encore, agenouillée près de lui, elle se livrait à tout un cérémonial.

— Tu vivras aussi vieux que l'autre Sauvageon, le premier loup de marraine Claire, chantonna-t-elle. Je suis guérisseuse, comme ma mère.

À quelques mètres de là, Adrien faisait preuve d'un accès de mauvaise humeur dont il était de plus en plus coutumier.

— Je voudrais tant que Belle soit une fillette normale, déclara-t-il d'un ton sec. Que fera-t-elle à l'école ? Ses camarades la rejeteront à cause de sa différence.

Pierre Lussac haussa les épaules, sans donner son opinion. Il évitait en règle générale d'intervenir, afin de ne pas irriter davantage Adrien.

— Nous avons le temps d'y penser, répondit Abigaël. Belle n'a pas encore cinq ans, tu l'oublies souvent, car elle est précoce et d'une rare intelligence. Nous la mettrons en garde.

Il capitula vite, sous l'expression déterminée de sa femme.

— Excuse-moi, j'ai tendance à me montrer sévère. Je l'étais déjà avec ma sœur. Je devais la protéger, quitte à la gronder pour être obéi.

Au même instant, un appel résonna à l'entrée de la cour. Cécile accourait, en manteau de tweed, ses boucles noires parsemées de flocons.

— Quelle chance ! leur cria-t-elle. Vous êtes tous là ! Abi, tu me manques tellement !

— Il faut venir à la maison plus souvent.

Elles s'embrassèrent en riant. Cécile se jeta ensuite au cou de son frère.

— Adrien, fais-moi un câlin, minaуда-t-elle.

— Allons, ne fais pas l'enfant, lança-t-il. On parlait de toi, petite folle.

— Ah non, Samuel m'a dit la même chose au téléphone. J'en ai assez !

Ils rirent tous de bon cœur devant sa mine outrée, car Cécile pouvait être irrésistible quand elle faisait semblant de boudier.

— Entrez au chaud, je vous offre le café, proposa Adrien.

— D'accord, monsieur l'imprimeur, répliqua sa sœur.

Annabelle revenait, suivie du loup. Abigaël confia le landau à son grand-père pour caresser l'animal, dont l'épais pelage gris fleurait la paille fraîche. L'animal lui fit la fête.

— Tu es toujours magnifique, Sauvageon, souffla-t-elle en le caressant. Mon fidèle ami...

Sa gorge se noua. Un étrange pressentiment ternissait la joie qu'elle éprouvait chaque fois, à proximité du Moulin du Loup.

« Pourvu que ça ne recommence pas cette nuit, songea-t-elle. Je refuse de revivre mon passé d'adolescente, de revoir des morts, des scènes de violence et de chagrin... »

Abigaël eut alors une vision très brève de la fontaine aux arches de pierre, dans la vallée voisine de l'Anguienne. L'eau limpide qui coulait de la roche avait toujours eu la vertu de l'apaiser et de lui redonner courage et espérance.

« J'irai bientôt boire à la source », se promit-elle.